

# I

## *Le petit Chalioux*



*Les souplesses d'une nuée d'oiseaux*

Plus d'une fois, elle ne l'admet pas sans malaise, elle a souhaité la mort de quelqu'un. Une fois serait déjà trop, même dans une courte vie d'une trentaine d'années, mais ça n'aurait jamais tourné de cette façon, surtout pas quand elle était enfant, et ça n'arrivera sûrement jamais, elle n'a pas ça dans le corps.

Arièle qu'on surnomme Yell en anglais depuis l'adolescence, pour lui rappeler ses ambitions de chanteuse, ses gueules de grand fauve ou ses aiguilles de soprano, est toujours ébranlée par cette pensée-là, par les souvenirs exacts et transis qu'elle repasse dans sa tête avec une sensibilité d'amoureuse. C'est comme si, depuis que Mioute a fait apparition dans son existence, elle habitait un opéra sans cesse repris en canon, qui raconte simultanément tous les épisodes où il figure.

•

Elle est là, c'est encore et toujours maintenant, il est vingt-deux heures lorsqu'elle descend dans le métro un soir lourd de mai. Elle rentre de faire des courses, nerveuse d'avoir vidé son portefeuille, mais contente du bâton de rouge obtenu en prime avec un hydratant et surtout de la combinette de satin noire achetée en solde, qu'elle portera comme une robe d'été.

Sur le quai elle marche vers un cercle bruyant d'adolescents, attirée par leur sombre effervescence. Au milieu de l'ennui de la station, ils se serrent les uns contre les autres et ne semblent disposés à bouger qu'en formation, jaloux de leur complicité. La tête penchée avec méfiance, ils sont pourtant animés d'une lâche bousculade permanente, grouillants de bourrades et d'insultes.

Tour à tour ils jettent un coup d'œil dans sa direction, plus soucieux de leur entourage qu'ils ne le laissent paraître. Leurs vêtements flottants, leurs vastes blousons à capuche et leurs jeans démesurés, dont la fourche pend entre les genoux et dont les jambes coulent d'abondance au sol, étendent en tous sens leurs silhouettes et les défont comme des ombres. Mais Arièle ne voit là que fausse mollesse, que prétention de laisser-aller ou de dédain, à preuve le tranchant de leurs regards parfois, la réticence ou le défi concentrés dans leurs visages tout frais, qui respirent encore l'enfance.

Un instant distraits, peut-être par ses fringues noires étriquées sur ses hautes jambes, par la blancheur de sa taille un peu épaisse et à peine dénudée, éclairs de chair trouée d'un nombril creux, ils doivent la juger beaucoup trop vieille pour eux, même si leur curiosité ne s'éteint pas du même coup. Elle s'arrête aussi près d'eux qu'elle le peut sans les gêner, pour se frotter au désordre de leurs voix qui claquent fort, voix trop grosses qui doivent toujours les surprendre eux-mêmes, aussi disproportionnées que ces pieds énormes sous leurs corps.

La voix, songe-t-elle, ici bourgeon de l'enfance et présage de la virilité, là fontaine jaillissante au goût de terre ou de grands fonds, là encore vin qui fermente. Car l'attente dans le métro lui fait ça, l'incite à chercher des images qui n'ont rien à voir et qui la ramènent à elle-même. Sans prévenir, ces images ouvrent la réalité comme par effraction, petites portes battantes sur ses sens.

Pendant un brusque silence plus lourd et immobile qu'un complot flagrant, les garçons lui rappellent les joueurs de basket qui, au début et à la fin des matchs, se prennent par la taille pour se recueillir en rond, géants qui prient le dieu des tirs au panier et du dribble, de la vélocité. Depuis qu'on a tendu sur son immeuble, à grandeur de façade et autour de la fenêtre de sa chambre, la figure d'un splendide athlète noir en maillot et short bleus, qui s'élançe vers le ciel et s'enroule sur lui-même tel un danseur, avec une grâce toute de muscles et puissante, elle renaît chaque matin de la côte de ce héros, blottie juste sous son thorax. Elle parcourt aussi les pages sportives où il risque de ressurgir en plein effort tourmenté ou en vol plané, sa photo accompagnée d'un autre morceau d'histoire indiscret, conduite en état d'ivresse ou rixe dans un bar. Parfois elle laisse même le téléviseur allumé sur des matchs de basket, pour regarder d'un œil les grands équipiers aux épaules nues, aux feintes vigoureuses et aux touchers explosifs, aux bonds débridés et aux jurons des rues, sans pouvoir oublier d'où ils viennent pour la plupart, gratin des quartiers sensibles. À l'affût de son joueur elle leur envie surtout, à ces survivants ou à ces rescapés en vedette, leurs bouderies terrifiantes où l'enfance reste un volcan.

Sans s'inquiéter ni se croire visée, Arièle imagine les garçons prêts à se disperser pour mettre à exécution une manigance, un plan un peu bête qui les fera rigoler plus tard, lorsqu'elle entend le roulement du train. En tournant la tête vers les phares qui pointent dans le tunnel, elle est saisie d'un de ces vertiges qui naissent de son oreille gauche, du moins au dire des médecins. Elle tarde donc à entrer dans la voiture, le pas plus lent et désarticulé qu'au fond d'une piscine, la tête détachée du cou dans un tournis. Après avoir emprunté la même portière que les adolescents, qui se sont jetés en vrac sur les deux longues banquettes opposées, elle s'assoit parmi eux au lieu de s'éloigner par respect pour leur bande. D'abord

ils se retiennent de réagir dans un calme contraint, puis un plus brave lance une boutade comme si sa présence ne le dérangeait pas, donnant ainsi le ton.

Son étourdissement dissipé, Arièle les contemple à loisir d'un air neutre, passagère normale du métro. Tandis qu'elle écoute leurs échanges de traits d'esprit sans s'en cacher, incapable de résister bien longtemps à leurs irrévérences et d'aplanir son visage tirailé de sourires, ils se mettent à s'adresser indirectement à elle aussi, dont ils guettent les plaisirs discrets.

Celui qui a parlé le premier devant elle, un adolescent aux cheveux châtain découpés en allumettes, se montre conscient à présent de ses tentations de spectatrice et satisfait de ses moindres dégels. Il aime qu'elle s'intéresse à eux et qu'elle ose leur être sympathique, c'est évident. Plus costaud sans doute qu'il n'en a l'air, il pourrait faire de son manque d'expérience un atout puissant, un argument inverse. Au risque de ne pas avoir l'accord de tous et même d'en faire râler quelques-uns, il finit par laisser tomber qu'ils s'en vont au Rip. C'est deux stations plus loin, il faut venir aussi. Il n'y a pas d'alcool, il la prévient. Rien qu'un bar à jus de fruit et un disc-jockey.

Il ne manque pas d'aplomb celui-là, surtout qu'il ne blague pas. Il l'a invitée sans bluffer ni s'efforcer de la séduire, indifférent à la possibilité d'un refus, mais ses copains se figent en faisant toutes sortes de sourires incrédules. Elle les intrigue encore plus qu'avant et ils savourent la tension qui court, incertains de la tournure que prendra leur fin de soirée.

Arièle est flattée, même si elle était amadouée d'avance comme toujours. À peine renverse-t-elle la nuque dans un rire silencieux qu'un nouveau vertige lui emporte le front. Oh! ces mouvements brusques à éviter à tout prix, comme si elle n'avait que ça à faire, penser à son oreille. Mais la voiture soudain désassemblée, éclatée en hélice autour d'elle, se referme, déjà les feuilles volantes retombent, les parois se

rajustent et ramènent le garçon sur sa banquette, bras plantés de chaque côté des cuisses. Arièle prend le temps de lui laisser deviner qu'elle est plus ravie que surprise, parce qu'il ne faut rien gâcher surtout, puis elle fait non gentiment de la tête. Si seulement il se doutait combien elle est remuée, conquise bouche bée par son attitude plus fonceuse que la sienne, par son corps sans trop d'histoires encore ni trop de mensonges, qui a bien tous les droits malgré son âge.

La petite tornade passe, le vent tombe sans rien changer au comportement des garçons, ni envers elle ni entre eux. Ils doivent tous se connaître et s'entendre à demi-mot, tourner dans la ville avec les souplesses d'une nuée d'oiseaux, se dit Arièle. D'ailleurs elle commence à leur trouver des manières affables, des soucis de gamins bien élevés et éduqués, une modération de rebelles sans vraies peurs, même lorsqu'ils parlent de couteaux et de zip guns, de flingues bricolés. Peut-être savent-ils ce qu'est la terreur, peut-être ont-ils l'habitude des regards froids de rage qui réduisent la vie à rien, mais en ce moment ils miment tout juste les allures des banlieues difficiles, sinon plus immédiatement des ghettos noirs, ils se démarquent sans se croire en danger.

Se piquant de nonchalance, ils se lèvent d'un bloc à la toute dernière minute quand coulissent les portières, comme si le plus lymphatique allait récolter des lauriers. Ils s'élancent hors de la voiture dans un chahut forcé, aux cris désordonnés de « O.K., les gars ! » et certains prennent même le temps d'agripper une colonne pour voltiger autour, avant d'atterrir sur le quai.

Le grand châtain se dresse en face d'Arièle. En suspens dans mille élans retenus, il roule sur des vaguelettes. Elle sait bien que c'est maintenant ou jamais, tout de même il ne lui doit pas tant d'égard.

— Last call ? propose-t-il en anglais pour faire plus décontracté.

Avec son long corps qui la domine, aussi enjôleur qu'enjoué, il repousse l'urgence de quitter la voiture. Mais Arièle ne répond pas, ne répondra plus. Elle s'immobilise dans le plaisir de son refus, le visage levé vers lui.

Son blouson en molleton est ouvert sur un tee-shirt d'où sortent un cou fort, une mâchoire imberbe.

— C'est toujours non ? fait-il en secouant la tête, puis il bondit pour se glisser de justesse entre les tranchants des portes, le vent dans les voiles, avec une nette précision malgré ses vêtements trop larges.



Tandis que la rame repart, Arièle se retourne pour voir la bande prendre d'assaut un escalier, formes amples et vagues sur des jambes drôlement raccourcies, chaussées de grosses baskets soufflées. Non loin derrière, le châtain accourt vers ses copains sans trop de hâte, à grands pas détendus. Sans doute pense-t-il déjà aux filles du Rip, enveloppées elles aussi dans des housses de molleton sombre ou des surchemises à carreaux, les hanches et les seins effacés, mais les mains baguées d'argent, les lèvres pourpres.

Par habitude Arièle se rassoit au bout de sa banquette vide, où elle ne pourra plus avoir qu'un seul voisin. Au même moment elle s'étonne d'apercevoir un garçon qui n'est pas sorti avec les autres, plus jeune sûrement de quelques années, les cheveux hirsutes à force d'être ratissés de la main, le front fatigué. Assis de travers, un genou replié et une basket posée sur le siège, lacet défait et pendillant, il fixe le flou vertigineux du tunnel d'un regard gelé, à moins qu'il ne s'hypnotise sur les graffiti ciselés dans la vitre, les seuls qui soient permanents désormais. Arièle croit d'abord qu'ils l'ont oublié là, puis elle se convainc qu'il n'était pas des leurs. Avec son blouson de cuir d'homme qui lui fait une molle armure, aux larges



poignets retroussés sur les jointures des doigts, son tee-shirt d'un rouge délavé au col qui bâille, son collier fait de simples nœuds dans un cordon, ses ongles d'un noir de suie et son air écoeuré d'être en trop, il voyage en solitaire.

Seule avec lui, Arièle se sent assez à l'aise pour retirer l'une de ses bottes qui brûlent ses pieds sans chaussettes. Elle n'est pas près d'arriver chez elle, mais elle est trop électrisée pour se livrer à l'engourdissement usuel, à la somnolence. Avant peu, ce garçon trop petit pour traîner si tard dans le métro, aux yeux bouffis comme bordés de coussinets d'eau bleue, lui fait l'effet d'un de ces enfants trop tôt aguerris et trop pénétrants, qui manquent d'inexpérience. Du coup il se joint au grand châtain dont la présence est encore palpable, pour faire ressurgir une scène de l'année d'avant où régnera à jamais ce beau Sami de dix-sept ans, un Iranien qui l'a embrassée longuement une nuit dans un bar bruyant et bondé. Elle se revoit encore se sauver, se jeter dans la rue déserte le cœur en danger et en émoi, riant tout haut de son ivresse et de sa chance, de sa frivolité qui n'avait fait de mal à personne mais lui avait été si bénéfique, car le jeune entêté avait déployé pour la séduire des trésors de passion discrets, avec toute l'âme qu'il avait au ventre.

Arièle ferme les paupières, de nouveau désirable tout à coup à ses propres yeux. Ce souvenir qui lui revient, ce n'est pas tant à cause de cet enfant aux épais cheveux en plumes de corbeau, qui emprunte des attitudes d'homme, qu'à cause de l'atmosphère d'envie ludique qui persiste dans la voiture. Oh! ce grand châtain, pourvu qu'on s'occupe bien de lui au Rip.

À la première correspondance à l'ouest où se croisent trois lignes, la rame tarde à redémarrer. Lorsque les portières commencent à se refermer, un sursaut de panique soulève l'enfant qui se précipite pour en entraver le mécanisme avec une énergie sombre et butée. Déterminé à ne pas manquer son arrêt, il s'arrache à la morsure coulissante des portes,

qui finissent par relâcher tout à fait leur prise sur lui, puis qui restent ouvertes encore un moment. C'est alors qu'Arièle s'aperçoit qu'il a laissé quelque chose derrière lui, un fourre-tout bariolé ou un sac à dos d'écolier couvert d'autocollants, elle n'a pas le temps de bien voir que déjà elle lui crie d'attendre et se jette sur l'objet informe, qui ne pèse rien et semble vide.

Aussitôt une haute vague submerge le plancher, mais Arièle se rue quand même vers la sortie, parmi une éclosion de panneaux brisés comme au milieu d'un kaléidoscope géant, le cou aussi droit et rigide que possible. Au bord de la nausée, une main sur son oreille malade, elle s'apprête à courir après l'enfant pour lui remettre son sac, lorsqu'elle se rend compte qu'elle n'a plus qu'une chaussure aux pieds.

— Attends! Tu as oublié quelque chose! lance-t-elle en retournant chercher sa botte, plus agitée que si la voiture était vraiment près d'exploser, énervée par la nécessité d'agir vite.

Pendant ce temps les portes chuintent et se joignent dans un choc sourd, si bien qu'Arièle se heurte à leurs vitres, avec sa chaussure et ses achats au bout d'une main, et le sac froid contre la poitrine. L'instant d'avant elle a vu le garçon sauter l'un des tourniquets pour quitter la station, agile malgré sa courte taille, habitué peut-être à les enjamber pour entrer sans payer, à présent elle ne peut deviner par où il a disparu.

•

Arièle s'affale sur la banquette. Le sac de l'enfant est bien un sac à dos tapissé d'autocollants cornés, en similicuir aux coins percés, poche avachie sur de petits riens sûrement. Déçue d'avoir laissé le garçon lui échapper, Arièle se dit qu'elle tâchera malgré tout de lui rendre ses affaires si elle découvre son adresse. Le sac est vieux, si crasseux qu'Arièle répugne à en défaire la boucle et à en dégager le rabat, d'autant plus que cet enfant lui est totalement étranger,

comme si cela rendait sa crasse plus douteuse... Du fond terreux du sac, elle sort un porte-cartes en plastique aux compartiments rongés, un jeu de clés avec un chien noir en breloque, un walkman aux fils emmêlés et une cassette vierge sans étiquette, la moitié d'une barre de chocolat et un stylo-feutre, des pièces de monnaie. Dans un bouquet de feuilles froissées, elle trouve une liste d'épicerie pâle et flétrie, des instructions signées « ta mère » comme avant un départ, des griffonnages aux lignes regroupées en strophes, une vingtaine de dollars. Arièle a cru mettre la main sur un sac d'école, mais il n'y a là rien de scolaire. Une carte de métro périmée, souillée de taches grises et gommeuses, est collée à une carte de bibliothèque où figurent un code-barres et une signature illisible. Sous elles, une étiquette plus molle que du coton lui offre un nom de famille. L'adresse exacte et le prénom se sont estompés, désagrégés dans les plis du carton poreux, le numéro de la maison est invisible, mais la rue transporte Arièle en périphérie. Le sac appartiendrait à un petit Chalioux de la rue Darmon.

Relevant la tête, certaine d'avoir dépassé sa station, Arièle ignore où elle est rendue. Elle aurait dû descendre après le garçon, tout de suite à l'arrêt suivant, mais voilà qu'elle s'est laissé distraire par ses intentions de bonne samaritaine, par ses activités d'enquêtrice. Armée de patience, elle réarrange ses achats et tasse la combinette de satin par-dessus les cosmétiques, puis glisse sa nouvelle possession dans le sac ainsi vidé. Elle verra ce qu'elle pourra en faire, mais pour l'instant elle préfère ne plus avoir à y toucher.